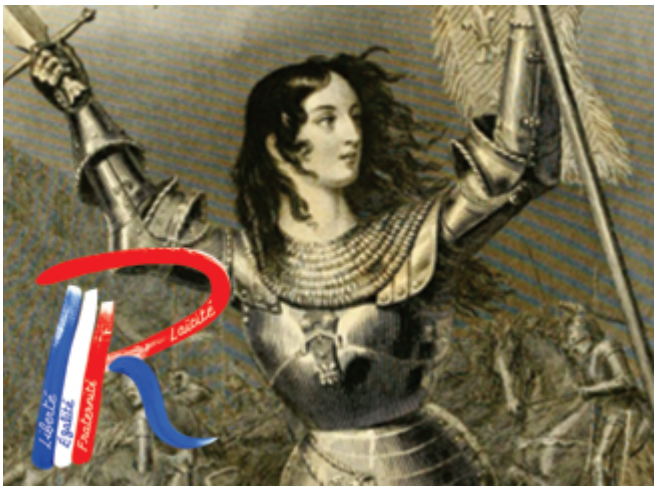
Emmanuel Macron est-il un Itshaq Rabin qui s’ignore ?

écrit par David Belhassen | 3 décembre 2018



Le titre de cet article va faire rugir plus d’un. Quel rapport y-a-il entre ce freluquet gâté de Macron et le fameux général d’armée de Tsahal, Itshaq Rabin, redevenu Premier ministre du gouvernement israélien entre les années 1992-1995 ? Alors, pour être plus précis, disons que Macron est un hybride de Chamberlain-Rabin.

Je m’explique : plus le temps passe, et plus je détecte des parallèles étonnants, au-delà des différences naturelles, entre la situation en Israël et en France. Ces deux pays sont menacés d’arabo-islamisation de l’extérieur et de l’intérieur.

Mais permettez-moi une digression-témoignage. En 1994, après l’accord ignoble que Rabin avait signé avec Arafat, je fus dépité. Et pour fuir la société israélienne en déliquescence et retrouver l’ombre de ma quête éperdue d’idéaux pour ma patrie, je m’étais réfugié dans l’archéologie.

Creuser le sol jusqu’à la roche-mère et y découvrir le passé et le visage de mon pays, souvent défiguré par les vagues successives d’envahisseurs, et qui conservait envers et contre tout les empreintes digitales de son identité authentique, était la seule chose qui me réconfortait. Il fallait bien se

rendre à l'évidence : Il n'y eut sur cette terre qu'un seul peuple indigène, le peuple hébreu-cananéen, et sa civilisation originelle vieille de plusieurs millénaires.

Quoique mon travail d'archéologue fût apprécié, je ne pus progresser dans cette voie. Je dévoyai paraît-il les jeunes étudiants par des propos subversifs sur le panarabisme palestiniste, en tant que fer de lance de l'islamisation rampante d'Israël.

Je dénonçai aussi le marché de dupes baptisé « processus de paix » et les tractations entre Rabin et Arafat qui avançaient à bon train. Dans le cadre d'un accord préalable, Rabin avait fourni à Arafat des armes lourdes pour « le maintien de l'ordre dans les territoires » sous le contrôle de ce dernier. Or, j'avais prévenu qui voulait m'entendre que ces armes lourdes entre les mains d'Arafat allaient provoquer une hécatombe parmi la population israélienne. Rien n'y fit. Arafat le terroriste sanguinaire fut soudain quasi *béatifié* par les médias soudoyés par Rabin. Etrange destin que celui des méga-terroristes. Ils sont finalement adulés et Arafat, qui les a envoyés, a reçu « le Nobel de la paix ».

Dégoûté, je décidai de me désintéresser de la politique et de ne plus m'attacher qu'au bonheur de ma famille. Je revins aussi à mes premiers amours : le cinéma.

Maniant ma caméra comme un fusil, je me mis à mitrailler la *face cachée* de la réalité israélienne : les punks, les ouvriers étrangers clandestins, les mendiants, les *fous de Dieu* venus des quatre coins du monde et qui, foudroyés par le « Syndrome de Jérusalem », se prenaient pour Jésus. Bref, une société en perdition.

Je fis alors la connaissance de Mordekhaï Lapid, un généticien qui découvrit, entre autres, que l'ADN de la moitié des 'Palestiniens' était identique à celui des Hébreux-Israéliens 'juifs'. Cela signifiait que ces pseudo « Palestiniens » était

en fait des descendants d'Hébreux qui avaient été arabisés-islamisés de force lors de la conquête arabo-musulmane du pays d'Israël au VIIème siècle après J.-C.

Mes convictions s'en trouvèrent renforcées, voire attestées. Nous nous prîmes d'amitié. Un peu confus, Mordekhaï m'annonça que son fils Shalom avait le béguin pour une de mes filles. Je répondis en riant que les jeunes amoureux n'avaient nul besoin de notre *bénédiction,*et nous débouchâmes une bouteille de vin.

Dix jours plus tard, le journal télévisé de 20h s'ouvrit sur un attentat terroriste qui avait fait 10 victimes, tous de la même famille. Plus tard, le présentateur ajouta laconiquement que la vie des blessés n'était pas en danger et que leur mère Miryam était à leur chevet à l'hôpital Hadassah de Jérusalem. **Mais le père Mordekhaï Lapid et son fils Shalom étaient morts sur le coup.**

Puis il passa aux choses sérieuses : un cocktail était donné pour fêter l'accord entre Arafat et Rabin. Les images montraient Léa Rabin, l'épouse du Premier Ministre israélien, en train de déguster un *Gin on the rocks* et souriant d'une oreille à l'autre. En fin de journal télévisé, il y eut un dernier rappel sur l'attentat, avec un détail supplémentaire : **les armes qui avaient servi étaient de provenance israélienne. J'appris qu'elles étaient celles-là mêmes que Rabin avait fournies à Arafat pour « le maintien de l'ordre ».**

Je restai prostré un long moment, songeant à Miryam désormais veuve, et à ses enfants orphelins de leur père. Soudain, je m'entendis dire à voix haute : *« Léa Rabin, le jour où ton mari crèvera, tu me verras jubiler »*.

La vie reprit difficilement son cours. Après de longs jours où je fus alité suite à une double-pneumonie, réaction somatique à ma dépression nerveuse, je me remis au cinéma. Je décidai d'écrire un scénario de fiction en m'inspirant de l'accord du traître Rabin avec Arafat, transposé deux mille ans

auparavant, lors de l'occupation romaine du pays d'Israël : un attentat fomenté par Jésus et ses disciples contre Hérode Antipas pour venger la décapitation de Jean-Baptiste, et ainsi provoquer une rébellion populaire contre Rome et le Sanhédrin collaborateur.

J'intitulai le scénario « *L'Evangile crucifié*», un clin d'œil à Nikos Kazantzakis et à son chef d'œuvre » *Le Christ recrucifié* « . J'avais mis en exergue avant le générique, une citation de l'écrivain grec*:* « ***Un homme véritable est celui qui résiste, qui lutte, qui n'a pas peur au besoin de dire Non, même à Dieu.***»

A ma surprise, mon scénario plut à un producteur israélien francophone. Lors de notre entrevue, il me présenta à HB, le réalisateur pressenti, un gaucho-bobo de la pire espèce. En dépit de l'antipathie immédiate que nous ressentions l'un pour l'autre, nous décidâmes de nous revoir le lendemain pour fignoler la trame du scénario.

Je rentrai tard chez moi et annonçai la bonne nouvelle à mon épouse. Installés devant notre téléviseur, nous sirotions une tisane. Le JT parlait de la grande manifestation de soutien à Rabin, « *l'homme qui allait enfin amener la paix en Israël* ». Agacé, j'allais changer de chaine lorsqu'il y eut un grésillement et l'image devint noire. **Un speaker apparut et annonça d'une voix grave qu'un attentat a été commis contre Rabin** mais qu' « heureusement, il est seulement blessé et ses jours ne sont pas en danger ». Il ajouta, atone, que le terroriste « n'était pas un Palestinien » mais « un jeune étudiant Israélien », 'juif' de surcroît !

En fait, Rabin était mort. Nous étions un soir de 4 novembre 1995. Yg'al Amir avait tiré sur Rabin 3 balles à bout portant. Un 'flash' me traversa l'esprit : Miryam Lapid effondrée, Léa Rabin souriante devant son cocktail, et moi-même la bouche tordue, lui faisant le serment insensé : « *Lorsque tu seras veuve, je ferai la fête*».

Je ne dormis pas de la nuit. Mon serment revenait comme une mélopée lancinante. Il fallait au plus vite que je m'en débarrasse. Au petit matin, je pris le bus en direction de Jérusalem pour une journée de travail avec le réalisateur. Le bus s'arrêta au centre-ville de Kiryath Arba pour prendre des voyageurs. Je vis des équipes de télévision fébriles et à l'affut d'interviews. Au lieu de poursuivre mon voyage, je descendis du bus et me dirigeai vers les reporters. Je cherchais une équipe TV française mais tombai sur la CNN. **Dans un anglais piteux, je leur déclarai que non seulement je ne m'endeuillais pas de la mort du traître Rabin, mais que j'en éprouvais même une joie vengeresse. J'ajoutai que je souhaitais la même fin à ses acolytes Pérès et Arafat.** Et enfin, j'exprimai mon espoir d'un combat acharné contre le panarabisme islamique et son fer de lance palestiniste, ainsi qu'à toutes les idéologies totalitaires de son acabit.

La journaliste de la CNN était aux anges. Elle tenait son scoop. Je repris le bus, apaisé. Je m'étais enfin délesté d'un poids sur la conscience. Je pouvais réfléchir au scénario et à la journée de travail qui m'attendait. J'étais loin d'imaginer la suite…

L'impact médiatique de cette interview-exutoire fut énorme. La CNN diffusa mes propos et les passa en boucle. Les télés du monde entier les relayèrent. De retour chez moi, je trouvai mon épouse anxieuse. Elle avait reçu des appels téléphoniques menaçants et anonymes qui nous sommaient de quitter notre village. Je compris qu'ils venaient de voisins, offusqués de mes propos sulfureux.

Je rassurai mon épouse en évoquant la « liberté d'expression » et que de tout temps, depuis Ravaillac jusqu'à Gabriel Princip, il y eut des attentats politiques commis contre des despotes qui ont trahi leur peuple et leur pays. **Rabin n'avait qu'à se barder d'un gilet pare-balles. C'était mon droit le plus strict de me réjouir de sa mort.** C'est d'ailleurs le privilège de tout citoyen qui mourra dans l'anonymat, sans rue

à son nom et sans mausolée, alors que les *grands de ce monde* jouiront de la postérité et du culte de leur personnalité. Et puis que Diable ! Israël est malgré tout une démocratie, lui dis-je ! J'allais vite déchanter…

Comme si nous pressentions quelque chose, nous restâmes en éveil, couchés côte à côte et nous serrant la main. Mon épouse murmura : « *David… J'ai peur… Rabin était leur idole… Tu ne sais pas de quoi ils sont capables. C'est peut-être notre dernière nuit ensemble…*».

Un fracas ponctua ses paroles. Des jeeps firent irruption dans le jardin en défonçant la barrière. De puissants projecteurs éclairèrent la maison comme en plein jour et des sirènes d'alarme se mêlèrent aux cris de frayeur de nos enfants brusquement réveillés. Des coups de poing sur la porte manquèrent de l'arracher de ses gonds. Je l'ouvris. Devant moi, deux hommes en civil avec un mandat d'arrêt. Derrière eux, des policiers et des gardes-frontières, l'arme au poing.

Sans me laisser le temps de me séparer de ma famille, on me 'pria' de monter dans une voiture banalisée. Je me retournai en direction de la maison. Je vis un voisin lancer une pierre contre une fenêtre qui vola en éclats. Je me promis de « lui *faire la peau*» à mon retour d'un éventuel interrogatoire qui ne pouvait durer au-delà des 24 heures de détention. J'étais persuadé que l'on m'emmenait au poste de police le plus proche.

Durant le trajet, on me fit savoir que notre destination était les bureaux du *Shabak* (Agence de Haute-Sécurité). J'essayai de faire bonne contenance et de plaisanter sur ce mandat d'arrêt aussi intempestif qu'imbécile. Mes compagnons de voyage, très polis, entamèrent la conversation sur mon « éthique philosophique », ce que je pensais de Bakhounine et de la 'violence révolutionnaire'. J'étais au début réticent et sur mes gardes. Et puis le trajet était long, et ils avaient un air d'intellos bien éduqués. Tout compte fait, une discussion

idéologique impromptue était toujours ça de gagnée.

Nous arrivâmes presqu'à l'aube. Je descendis de voiture, assez confiant, entouré de mes deux larrons. Nous nous dirigeâmes vers un vieil et imposant bâtiment. Une dame passa et me vit sourire. Elle s'écria : « *Et en plus, il rit le salaud !*». Mon *speech* à la télé l'avait-il à ce point choquée ?

Une fois la porte de la bâtisse lugubre refermée derrière moi, l'attitude changea du tout au tout. Placides et froids, mes chaleureux compagnons-philosophes de voyage me mirent les menottes aux poignets et me firent asseoir dans un bureau. Trois autres personnes, deux hommes et une femme, entrèrent. **Ils déclarèrent sans ambages que j'étais accusé d'avoir fomenté l'attentat contre Rabin.** Ebaubi, je réagis en gloussant. L'un d'eux me jeta mon scénario sous les yeux et me somma d'avouer que j'étais l'éminence grise d'Yg'al Amir.

Aux dires de mes interrogateurs, c'était HB, le réalisateur pressenti, qui leur avait mis la puce à l'oreille sur le *langage codé* de mon scénario. Jusqu'au moindre détail transparaissait l'attentat de la veille : Hérode Antipas était Rabin, Jean-Baptiste était mon ami Mordekhaï Lapid, Judah le disciple de Jésus était Yg'al Amir, et Jésus, c'était moi ! *L'intime conviction*de HB s'était renforcée lorsqu'il me vit à la télévision me réjouir de la mort de Rabin. Il leur téléphona et me dénonça. Je n'avais plus qu'à avouer : j'étais le 'cerveau' et l'instigateur de l'attentat perpétré contre Rabin !

Les enquêteurs 'décortiquèrent' mon scénario : chaque séquence, y compris érotique, était passée au crible. Les moindres indications de cadrage aussi. Tout y était « décodé » : la date, le jour, l'heure de l'assassinat de Rabin, l'arme du crime, les trois coups de feu correspondant à la Trinité, à la résurrection au troisième jour, au *signe de Jonas* dans le ventre de la baleine, et que sais-je encore ! Bref, le motif était clair : venger l'assassinat de mon ami Mordekhaï Lapid.

Je les traitai de malades mentaux à l'imagination débridée. Cela ne les calma pas. Au contraire. Ils adoptèrent la tactique du *Bon, la brute et la truande*. **Tandis que l'un me proposait un café, l'autre m'insultait, et la troisième me jetait au visage une demande de divorce venant de mon épouse**. Plus tard, je sus que la lettre était un faux et qu'ils avaient avait menacé mon épouse de lui retirer nos enfants pour les placer à l'assistance publique si elle refusait de 'collaborer'. Les enquêteurs avaient fouillé la maison, mis sous scellés mon ordinateur, mes livres, mes disques, les poèmes d'amour écrits à ma femme. Ils avaient aussi éventré notre lit conjugal à la recherche *d'indices compromettants*. En vain.

Je devins particulièrement grossier à l'encontre de *la truande* qui était la plus ignoble des trois. Je lui demandai si la Torquemada des alcôves s'était masturbée en reluquant mes photos intimes avec mon épouse ? La brute voulut me faire taire mais j'étais déchaîné, en dépit des menottes. On me ressortit du bureau. Un court trajet en voiture, et **j'étais présenté à un magistrat comme** « *suspect d'implication dans le meurtre de Rabin, d'apologie du crime, d'appel à l'assassinat de Pérès et d'Arafat, d'incitation à la haine et à la violence contre la religion musulmane et ses adeptes, de rébellion et d'appartenance à un groupe terroriste.*» Ni plus, ni moins !

Le procureur général demandait la peine maximale par cumul des chefs d'accusation : vingt ans de prison. Bigre ! En attendant, le juge requit une incarcération illimitée jusqu'au procès qui m'attendait. « Et la présomption d'innocence », lui rétorquai-je ? Le juge se leva, tourna les talons et s'engouffra dans l'antichambre.

Les deux derniers chefs d'accusation avaient été puisés dans la juridiction du « Mandat britannique » d'il y a 80 ans pour écraser les mouvements clandestins hébreux de résistance contre l'occupant britannique. Ce qui en dit long sur le système juridique israélien et sur l'accusation « d'

islamophobie », qui me fut reproché.

On me ressortit du tribunal et je fus 'mis à l'ombre' dans un cachot où j'étais l'unique détenu. Un néon au plafond, dans une cage de fer afin de prévenir une éventuelle tentative de suicide par électrocution ou pendaison, éclairait la cellule 24h sur 24. On m'avait aussi retiré mes lacets et la ceinture de mon pantalon, toujours par prévention de suicide. Il y avait un trou au parterre pour les besoins, une plaque de béton en guise de lit, et des couvertures grises.

Je ne pus m'endormir. Par chance, j'avais encore dans la poche de ma chemise, mon calepin et un petit crayon avec lequel je notais des idées de scénarii. Je me mis à rédiger un manifeste intitulé : « Gloire aux vaincus » en hommage au mouvement littéraire portugais – *Les vaincus de la vie*-, né en fin de XIX^{ème}siècle. Mais le titre me déplut car il sous-entendait une volonté guerrière. Je le biffai et le remplaçai par un pathétique «Les lauriers des damnés ».

Mais qui allait couvrir de lauriers les damnés et les laissés-pour-compte de l'Histoire, ceux qui s'étaient mis en tête de jouer les francs-tireurs et de combattre les dictatures, religieuses ou laïques ? Allongé sur le lit de pierre comme un gisant, je fixai le néon au-dessus de ma tête et me commémorai les échecs qui ont pavé ma vie. **Je redoutai d'achever mon itinéraire ici-bas pour un peuple qui ne voulait pas de moi. Je me demandai si mon dévouement patriotique pour Israël n'était pas à sens unique. Mourir pour mourir, j'aurais préféré que ce soit les armes à la main.**

Je me souvins, un sourire d'auto-compassion aux lèvres, les signes avant-coureurs de ma soif de justice et de ma propension pour les causes perdues. Elles témoignaient peut-être d'un orgueil démesuré, me plaçant « au-dessus et au-delà de la mesquinerie humaine ». Tout cela pour me retrouver dans la peau d'un comploteur accusé du meurtre d'un despote et d'un traître tel que Rabin dont l'Histoire retiendra le nom et

celui de son acolyte Arafat. **Attiré par le gouffre d'une aspiration à la postérité qui se dérobait, l'idée me traversa de me suicider, dernière coquetterie et pied-de-nez que je ferai au monde. Je n'en eus pas le courage.** Comme Savonarole, la douleur physique me rebuta.

Durant un mois, ce cachot fut mon univers, sans rien savoir de ce qui se tramait au dehors. Une « chasse aux sorcières » maccarthiste se déclencha en Israël. La délation fut le lot quotidien des Israéliens. Dans un salon de coiffure, un quidam se fit presque lyncher pour avoir répondu « Pérès » à la question « à qui le tour ? ». Une maîtresse d'école se retrouva licenciée sur-le-champ pour avoir refusé d'imposer à ses élèves une minute de silence lors des obsèques de Rabin. Un caricaturiste risqua la prison après avoir affublé Rabin du *keffieh* d'Arafat.

L'État d'Israël allait devenir *l'État Rabin*. Les avenues et boulevards de villes entières furent débaptisés et appelés *Rabin*. Un culte de la personnalité digne de Staline, la *rabinomanie*, battit son plein. Et moi pauvre bougre, je rongeais mon frein dans mon cachot en gravant des graffitis sur les parois : « *Rabin et Rabbins, même combat !*»

Dans les cellules voisines, des terroristes du Hamas qui avaient eu vent – je ne sais comment – de mes convictions anti-islamiques, m'abreuvaient d'injures et menaçaient de me trancher la gorge avec un pouce sur toute la largeur du cou. Par précaution, l'administration carcérale décida que je serais le seul détenu à ne pas avoir droit à la promenade d'une demi-heure par semaine dans la courette à ciel ouvert. On m'avait pris ma liberté et je me crus un macchabée en songeant que je n'allais ressortir – une loque humaine – que 20 ans plus tard.

Lors de mon transfert à un autre centre d'incarcération, un beau soleil hivernal qui traversait les barreaux du fourgon, me fit cligner des yeux. J'avais passé un mois sans voir le

jour. Lorsque je descendis du fourgon, menottes aux poings et chaînes aux pieds, je fus assailli des cliquetis et des flashs de dizaines d'appareils-photos. **L'espace d'une seconde, je compris que foudroyé par l'amour patriotique que j'avais porté à Israël, il me fallait en payer le prix.**

Ma photo s'étala sur tous les quotidiens israéliens. Mon faciès patibulaire, ma barbe et mon couvre-chef d'ancien pâtre, prêtèrent le flanc à toutes les allégations. Je fus désigné à l'opprobre de l'opinion publique. Un journaliste curieux de savoir « *ce qui avait bien pu destiner ce berger rebelle et séditieux au cinéma ?*», fit son 'papier' (et son beurre) sur « *cet intello marginal*». Une gazette à scandale publia un article au titre évocateur– *Le scénariste maudit*-, en me présentant comme«*un idéologue dissident et extravagant qui s'oppose à un État palestinien et qui prône un pan-hébraïsme dans tout le Proche-Orient. Cet homme, solitaire et insolite, est un mélange explosif d'anarchisme d'extrême-gauche et de maximalisme d'extrême-droite*».

L'article relata aussi ma rencontre avec le réalisateur HB, qui la transmit à sa manière : « *J'ai vu un individu chaleureux, avec une voix profonde, et intelligent. Avec cela, il m'a paru bizarre. Il donnait l'impression de vivre dans un monde à part et voyait la réalité selon son propre prisme ; nul ne pouvait lui prendre sa vérité intérieure. J'eus le sentiment qu'il désirait ma collaboration pour me transformer en porte-parole de son idéologie. Lorsqu'il m'a fait lire son scénario, je fus pris d'effroi.Cent pages d'horreurs, de haine, de sang, de sexe et d'antisémitisme. Lorsque je l'ai vu le soir à la télévision éructer toute sa haine contre Rabin, je n'ai pas réalisé tout de suite que c'était le scénariste que j'avais rencontré le matin-même. J'ai eu un choc. Mais j »ai été content qu'il soit arrêté.J'ai contribué à combattre ce cancer.* »

Ainsi, l'amoureux d'Israël que j'étais, était comparé à une tumeur cancéreuse.

Je me retrouvai dans une cellule certes plus ‘spacieuse’, mais en compagnie d’autres détenus entassés les uns sur les autres. Je fis ainsi connaissance de David A, arrière-petit fils de Trotsky et devenu militant maximaliste de la droite israélienne. Une autre « connaissance », Noam F, un militant *religieux-national*me menaça – en raison de mon idéologie hébraïque laïque anti-judaïque – : « *Lorsque nous arriverons au pouvoir, tu seras notre premier homme à abattre*».

Lors du procès, presque tous les chefs d’accusation tombèrent les uns après les autres. Je n’avais aucun lien, de près ou de loin, avec Yg’al Amir. Le procureur qui avait réclamé 20 ans de prison, se contenta de 20 mois et reconnut finalement qu’il n’y avait pas de cause à effet entre la fiction et la réalité, entre mon scénario et l’attentat contre Rabin. **Une première décision du tribunal me déclara quand même coupable « d’islamophobie ». Une seconde inversa le verdict : innocent d’incitation à la haine contre les musulmans, mais coupable d’avoir exprimé de la joie à l’assassinat de Rabin et souhaité le même traitement à Pérès et Arafat**. La sentence : 2 mois de prison ferme et 2 ans avec sursis en cas de récidive. Comme j’avais déjà largement purgé ma peine, je fus relaxé.

Je fis appel, au nom de la liberté d’expression, devant la Cour Suprême. Elle me déclara innocent. Je dois cette réhabilitation à Mohammad Yussuf Jabarin, un Israélien arabophone qui avait incité à « tuer des Juifs ». La Cour Suprême cassa le jugement l’inculpant d’appartenance à un groupe terroriste : un homme seul ne pouvait être assimilé à un ‘groupe’ ; la juridiction anti-terroriste ne s’appliquait pas à son cas. Mon avocat sauta sur l’occasion et évoqua la jurisprudence. C’est ainsi qu’un ennemi idéologique m’épargna 20 ans de taule.

Je revins au village. Mon épouse et les enfants m’accueillirent avec des larmes de joie. En dépit de la souffrance qu’elle avait endurée, mon épouse me montra l’amour qu’elle me portait et m’assura n’avoir jamais voulu divorcer

quand bien même elle dût attendre ma sortie de prison, après un quart de siècle.

Je ne fis pas la peau du salaud qui nous avait *jeté la pierre*. Je voulus tourner la page. Durant quelques mois, je fus pris d'une frénésie de vie. Croquer la pomme à belles dents avec ses pépins et sans laisser de trognon. L'exultation du corps et des plaisirs des sens, devint alors un antidote à ma déception envers l'Etat d'Israël, un remède à mon désarroi, une panacée censée m'empêcher de m'adonner à la frustration, et m'abandonner à l'attirance naturelle que je ressentais pour le néant. Tels ces maudits de l'existence qui en sont désabusés avant même de l'avoir pleinement vécue, tels ceux qui, sans se rendre à l'évidence du paradoxe, avaient aspiré à l'astre noir de la postérité, pour finalement voir dans l'échec quelque chose de plus beau et plus magnanime.

Durant plusieurs années après l'assassinat de Rabin, je fus boycotté. Tous les projets et scénarii que je déposai au Fonds de soutien du cinéma israélien, étaient systématiquement refusés. Pourtant, et sans que personne ne fît le lien entre moi et *le scénariste maudit* qui « s'était réjoui de la mort de Rabin », je me réinsérai subrepticement dans l'industrie cinématographique israélienne.

Mes films racontant la fracture entre laïques et religieux, dénonçant la sclérose du judaïsme ou la faillite idéologique d'Israël et sa trahison des idéaux hébreux, trouvèrent un écho certain, quoique controversé. Je pus croire, un laps de temps, à la consécration et être enfin reconnu comme créateur légitime. Mais bientôt, les anciens démons surgirent. Des cinéastes firent le rapport entre le nouveau provocateur et l'ancien « scénariste maudit ».

Je fus, encore une fois, mis au ban non seulement du petit monde artistique gaucho-bobo, mais également du monde universitaire sclérosé qui occulta durant de longues années mes travaux scientifiques et étymologiques sur le Coran et

l’islam.

Ce témoignage personnel et intime est certes destiné aux lecteurs de RR, mais tout particulièrement à Christine Tasin et à Pierre Cassen, ces deux patriotes admirables persécutés injustement par la soldatesque macroniste et sa magistrature dhimmitique.

Cet article est aussi ma manière de soutenir les « Gilets jaunes », les « Sans-dents », et le peuple « Gaulois de France » : Ne désespérez-pas ! Résistez ! Défendez votre patrie ! Combattez les traîtres ! Luttez contre la submersion démographique concoctée par vos dirigeants véreux afin d’islamiser votre si beau pays !